

ALLAIN GUILLAUME
FLORENT

10.
peux mieux faire !!
il faut se mettre
au travail !!

ferme la bouche!



français

l'âme

3ème

soix.

Wlis



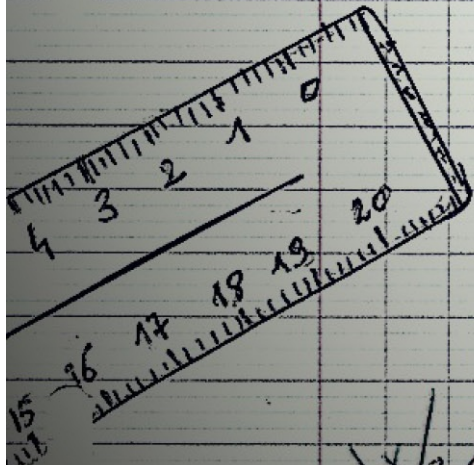
$$\begin{array}{r} 187 \\ + 3 \\ + 245 \\ \hline 245 \end{array}$$

Molière

matr.

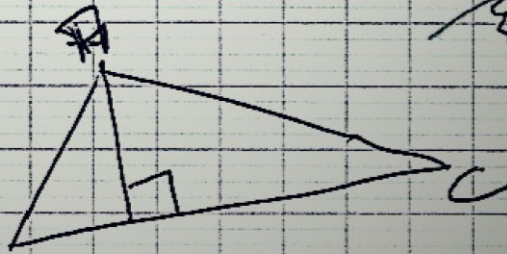
Flesh

matique



louis ix

Où



Wesh !!

je t'embrasse

6ème

Florent Allainguillaume

Collège Psycho

© Florent Allainguillaume, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5049-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux gamins,

1^{er} octobre 2021, 6 h 50.

C'était la première fois que je tirais la chasse... Et ce ne fut pas la bonne.

6 h 55.

La seconde fois non plus.

7 h 02.

J'y crus presque lorsqu'à la troisième tentative je réussis enfin à me tenir debout, mais il fallut me rendre à l'évidence, je devrais m'y reprendre une fois de plus pour arracher de mes entrailles toute l'angoisse accumulée jusqu'à ce matin-là. La cuvette avait dessiné l'intérieur d'un ovale parfait sur l'arrière de mes cuisses glabres, quant au temps passé, il s'était chargé de couronner mes fesses d'une belle couleur rubis. Lorsque je reboutonnai enfin mon pantalon, je savais que je ne serais définitivement pas tiré d'affaire. Au moindre faux pas l'enfer me semblerait amical.

7 h 30.

Encore accrochée aux branches, la rosée du levant pleurait ses ultimes gouttes. S'étirant d'est en ouest, une douce brise s'évertuait à en sécher patiemment les dernières rigoles. Le ciel pâle mais déjà teinté d'azur gardait le nez sous un drap de brume tandis que le soleil laissait derrière lui des traînées orange vif s'estompant au fur et à mesure qu'il s'élevait. Au crépuscule d'une lutte inégale en ces contrées hostiles à la nature, le chant des oiseaux tirait petit à petit sa révérence, laissant au vacarme des diesels le loisir d'occuper à lui seul toute la scène. Le mien toussota au contact, étira ses bielles, le cœur de sa vieille carcasse vrombit et il s'extirpa de son nid pour un aller simple vers l'inconnu.

8 h 22.

La sonnerie allait se mettre en branle dans huit minutes. Si l'on se donnait trois minutes pour localiser une classe et une minute pour rallier ladite classe, il me restait donc à peu près 240 secondes pour trouver le courage d'appuyer sur l'Interphone. Un gros bouton noir en plastique et son comparse de verre convexe qui vous regarde d'un œil inquisiteur. Une espèce de gendarme sans âme qui confère à la personne de l'autre côté de la barrière l'autorité suprême de vous

autoriser ou non l'accès au bâtiment. À première vue, il n'est pas chose aisée d'imaginer les raisons obscures qui pousseraient une personne saine d'esprit à passer de son plein gré ces grilles tristes et lourdes, mais il ne fait aucun doute que si vous aviez entre onze et quinze ans, vous emploieriez probablement les stratagèmes les plus fous pour vous en échapper. Un bloc de béton gris-bleu, ou bleu-gris, entouré de hauts grillages verdâtres et protégé par un portail dont on jurerait qu'il ne s'ouvre que pour vous laisser entrer, un cerbère d'acier. C'est ici, au sein de ce bâtiment triste et lugubre, que six cents enfants âgés de dix à seize ans s'entassaient pour effectuer le premier cycle de leur apprentissage scolaire. Malgré son austérité, il suffisait pourtant de faire un tour sur soi-même pour admettre que dans le quartier, le collège faisait office d'œuvre architecturale. Il était implanté au cœur d'une petite bourgade du sud de l'Île-de-France, abritant une bonne trentaine de mille d'âmes damnées, et qui ficherait la frousse à tous les adeptes de CNews : une ZEP. D'abord elle était plus foncée que claire, et comme de bien entendu la mixité sociale y était inexistante, c'était par définition un territoire perdu pour toutes les chaînes occidentales ; ajoutez-y la pauvreté, le trafic de drogue, les rodéos à moto, la violence et le Tout-Puissant, et vous pourrez aisément imaginer pourquoi cela faisait une semaine que je papotais avec la cuvette des chiottes. Mais c'eut été mal me connaître. Ce qui me brassait les viscères au point d'être dans l'obligation de marcher en contractant les fessiers, c'est qu'à quarante-trois balais et pour la première fois de ma vie j'allais devoir bosser pour de vrai, comme on dit ; et le faire au milieu d'une institution que j'avais passablement dénigrée jusqu'à l'obtention de mon bac martyrisait d'autant plus mon estime de soi que mon gros intestin menaçait de me faire faux bond à chaque pas. Le déclassement social n'arrive pas qu'aux autres et il fait mal au bide. Travailler, travailler, travailler, triptyque immuable. Certains irréductibles en réchappent en résistant farouchement ou en étant bien nés. Moi, j'avais eu du bol : ma femme... jusqu'à ce qu'elle eût de la chance à son tour et m'indique le chemin qui me ramena chez ma mère. Et à Pôle emploi. Passer de tout à rien vous fait perdre bien plus que du confort et de l'estime de soi. Les regards fuient, les sourires se font narquois, ceux qui vous enviaient vous toisent, la critique devient plus acerbe. C'est le moment des grandes révélations. Si le déclassé cherche son moi égaré pendant des lustres, celui des autres lui saute au visage. Il fallait, t'avais qu'à, t'aurais dû, j't'avais dit, cette petite mélodie que tout le monde semble fredonner par le nez vous poursuit impitoyablement. Elle vous picore la tête comme un acouphène, vous faisant passer auprès de vos proches pour un fantôme et auprès des autres pour un demeuré. Avancer ou

couler, y a plus qu'à. Nonobstant qu'à cet âge avancé et avec une expérience de jocrisse pour seul bagage, y a plus qu'Amazon pour vous tendre les bras, et Amazon me les avait tendus. J'ai préféré aider les gamins en situation de handicap : AESH au collège. Payé moins que pour emballer des cartons... Mais avec quatre mois de vacances pour en profiter, on s'refait pas.

140 secondes, il me restait encore trois taffes sur mon troisième mégot depuis le réveil, une toutes les demi-heures.

Deux taffes.

100 secondes.

La dernière.

Pichenette.

Raté.

Un bon mètre à côté de la poubelle.

Encore cinq secondes de perdues ; conscience écologique oblige. C'est frappant comme ça vous saute aux tripes quand vous n'avez plus un rond, l'écologie. Regarder les autres polluer votre planète quand vous n'êtes plus vous-même en capacité financière de le faire est une expérience terrifiante. J'appuyai enfin.

REEEUUU !!!

Sursautai ensuite.

Un ange passa en serrant lui aussi les fesses, puis il n'y eut plus d'autre bruit que les vibrations de la corne de brume me parcourant l'échine quelques instants, trop longtemps, une éternité. Il allait falloir repenser à sonner... Sans geste brusque...

REEEUUU !!! BIIP ! Cloc !

— ' A---I a A----ON ! ? ?

Un nouveau frisson me parcourut d'une oreille à l'autre. Malgré le haut-parleur nasillard, la voix était pourtant on ne peut plus audible. J'aurais dû comprendre, n'importe quelle personne équipée de deux oreilles en état de marche aurait compris. Les miennes ne l'étaient pas. On m'a répété tellement de fois, avec une pointe de condescendance, que je n'entendais que ce que je

voulais bien entendre. Allez au diable ! Je n'aurais pas même su dire s'il s'agissait d'une voix d'homme ou de femme. J'en aurais chialé. Quelques fréquences chuchotaient encore à mon oreille gauche, quant à la droite elle était devenue muette il y a belle lurette. Toute ma concentration étant accaparée par mon instabilité gastrique, j'en avais presque oublié ce détail, presque. Alors une fois n'étant pas coutume, je fis confiance à la logique et improvisai.

— Bonjour, je suis AESH et je suis affecté au collège depuis...

Clong !

L'Interphone me raccrocha au nez, puis la lourde grille d'acier s'ouvrit d'un simple clic. Tant mieux, je préférais ça que d'être obligé de répondre à une autre question sans savoir quel en était le sujet. Je poussai l'imposante porte qui n'aurait pas eu à rougir face à sa cousine de prison et un sas du même acabit, sorte de couloir de béton à ciel ouvert, me conduisit sous bonne escorte jusqu'à la cage en verre blindé qui faisait office d'accueil.

Dernière étape avant...

Avant quoi d'ailleurs ?

Je n'en avais pas l'once du début d'une idée, tout juste les prémices d'une intuition, presque une envie, échapper le plus vite possible aux adultes et à leurs névroses qui me rappelaient trop les miennes pour me fondre parmi les moins de quinze ans, les insoucians. Depuis que la fin de mon cursus universitaire s'était écrasé sur le mur du silence et des acouphènes, ma vie professionnelle n'avait été qu'un long fleuve tranquille reposant entièrement sur ma moitié. Quand notre p'tit gars était venu au monde, elle avait définitivement pris les rênes de notre vie, moi celle du foyer, et cette situation m'avait permis d'échapper à l'âge adulte, celui honni des objectifs et des responsabilités. À l'heure du retour de bâton, s'il y avait quelqu'un capable de se mettre dans la peau d'un ado mal dans la sienne, c'était bien moi.

À l'accueil :

— Bonjour, je suis...

— Vot' masque !

— Pardon ?

— Vot' masque !

— Excusez-moi, je suis malentendant et avec les masques je n'arrive pas... à lire sur les lèvres...

C'est en prononçant ces mots que je me rendis compte de ma première bétise de la journée. Et quand, de l'autre côté de la vitre, la charmante dame si accueillante qu'elle en faisait son métier projeta son quintal sur le carreau en s'arrachant presque le masque de colère pour me hurler, en postillonnant l'équivalent de trois litres de salive, que les masques étaient obligatoires dans l'enceinte du collège et que même les enfants savaient ça, je sus qu'elle serait longue.

Ils étaient douze, tous diagnostiqués par la MDPH – Maison Départementale des Personnes Handicapées – comme ayant besoin d'un accompagnant pour leur permettre de compenser leurs handicaps. Treize même si l'on m'incluait dans les statistiques. Ne détenais-je donc pas le statut de travailleur handicapé dû à ma surdité ? J'avais déjà rencontré « mes » enfants la veille au cours d'une courte visite informelle dans la classe ULIS – Unité Locale d'Inclusion Scolaire – où la responsable de la section m'avait présenté l'ensemble des élèves que j'aurais à accompagner tout au long de l'année. La quasi-totalité des troubles du spectre de l'autisme se côtoyait dans la même pièce. Quant à la petite minorité dont les fonctions cognitives se connectaient selon un schéma et un rythme standard, leur retard d'apprentissage abyssal les isolait de toute vie sociale. Chaque paire d'yeux m'avait alors regardé avec circonspection ; bien qu'aucune d'entre elles ne sût ce que cela voulait dire. Je connaissais le sens de ce mot barbare et j'avais sans aucun doute été non moins circonspect. Dans ce milieu où ils ne côtoyaient quasiment que des femmes, qu'est-ce que ce bonhomme chauve et barbu arrivant d'un autre monde allait bien pouvoir faire pour eux ? Le barbu en question n'en savait rien non plus. Alors il se présenta, attrapa un Velléda qu'il fit tourner entre ses doigts devant leurs yeux ébahis et dessina son prénom en trois dimensions sur le tableau blanc. Les sourires que je devinais se peindre derrière leur masque puis les vingt minutes qui suivirent que je passai à écrire Dounia, Zakary, Karim, Madani, Élise, Kayden, Sanjy, Turak, Farid, Amir, Keilya ou encore Assane, entouré de tous les gamins, terminèrent de me mettre en confiance ; vingt minutes passées parmi les enfants et ils étaient déjà plus que mes protégés, après

tout, moi aussi j'étais handicapé et pour eux non plus ce n'était pas anodin. Si le premier contact fut bien plus courtois que je ne l'avais imaginé, restait encore à les faire avancer dans la bonne direction. Car telle était ma mission : les accompagner parmi les leurs sur les chemins de l'inclusion. Simple à verbaliser, mais ô combien difficile à réaliser quand on ne sait pas où l'on va soi-même, ni même comment y aller. Faire le vide, ne penser à rien d'autre qu'à s'occuper des autres, ça évite de gamberger sur son propre cas et puis à force d'avancer, on finit bien par arriver quelque part.

Pour l'instant je n'étais pas arrivé plus loin que la cour de récréation et ça me semblait déjà le bout du monde. Une étendue de béton engrillagée recouverte dans son coin nord d'un tapis vert épais comme du papier à cigarette faisait office d'espace nature. Et pour que l'illusion soit totale, trois arbres faméliques semblaient avoir été posés là pour compléter un décor bien morne. Le bruit fut la première chose qui me frappa, littéralement. Le Sonotone que je portais à l'oreille gauche n'arrivait plus à faire le tri parmi toutes les fréquences qu'il recevait simultanément. Les cris saturaient les aigus, les pas frappant le sol tonnaient en rythme grave et les rires engorgeaient les médiums. La machine ne me renvoyait dans le creux de l'oreille qu'un chaos de sons stridents et sourds semblant tirés tout droit d'un champ de bataille du Moyen Âge. Des hurlements d'agonie répondaient au martèlement de bottes chargeant l'ennemi. À tout handicap son avantage, je coupai le son de l'appareil et de ce fait signalai l'armistice. Le calme se fit. Autour n'étaient plus que des enfants qui jouaient à chat ou au ballon, comme dans toutes les cours de récréation. À ceci près que dans celle-ci en particulier le ballon avait la fâcheuse habitude de terminer sa trajectoire sur une tête qui ne voulait pas jouer avec lui et que le chat prenait un malin plaisir à frapper avec le poing plutôt que de toucher avec une patte de velours. Que ce soit les chats ou les chattes, soit dit en passant. Dans cette période salubre où la différence entre les sexes tendrait à s'estomper, la violence ne se limitait pas aux garçons, un bourre-pif pouvait aussi bien être une bourre-pif et ce pour le même résultat : un tour à l'infirmerie pour un coup de pommade, puis direction la CPE pour un coup de semonce.

Après le bruit vinrent les teintes. Ternes. Du gris pour les murs, du vert foncé pour les grillages et... du jaune. Sur le sol, un béton brut et rugueux était traversé de lignes jaunes fatiguées marquant le chemin à suivre afin de se mettre en rang en attendant le professeur. Un mur gris et hop ! un tour de fenêtre jaune, un escalier gris et ils vous collaient une rambarde jaune histoire de mettre un peu